

Robert Ageneau

De Spiritus à Karthala

**Mémoires
d'un éditeur de l'ombre**

KARTHALA

De Spiritus à Karthala

Mémoires d'un éditeur de l'ombre

Né dans le bocage vendéen en 1938, Robert Ageneau, après ses premières années de séminaire, s'engage dans la congrégation missionnaire du Saint-Esprit et dirige la revue *Spiritus* de 1969 à 1974. Revenu à l'état laïc, il fonde l'Harmattan avec Denis Pryn en 1975, puis crée en 1980 les éditions Karthala. En forme d'autobiographie, ce livre cherche à raconter un itinéraire et une histoire à cheval sur les XX^e et XXI^e siècles.

Deux axes principaux traversent ces mémoires d'un éditeur de l'ombre. D'abord l'écho des recherches et débats sur les mouvements de libération des peuples dits du Tiers-monde, à travers les luttes, les guerres et le grand phénomène géopolitique de la décolonisation. Le catalogue de Karthala en rend compte à travers ses collections, leurs directeurs et de nombreux auteurs. L'Afrique au sud du Sahara et le Maghreb y occupent une place de choix.

Le phénomène dit religieux en constitue le second axe autour des mouvements du christianisme, mais également dans une moindre intensité de l'islam. Là aussi, la période moderne a apporté questions, contestations et tensions entre tradition et évolution. Ces questionnements animent notamment la collection « Sens et Conscience », créée dans les années 2010.

Anecdotes, confidences, portraits, trajectoires individuelles, choix existentiels... ce livre se veut un essai de transmission et de témoignage.

DE SPIRITUS À KARTHALA
MÉMOIRES D'UN ÉDITEUR DE L'OMBRE

Visitez notre site :
www.karthala.com
Paieinent sécurisé

Couverture : Bärbel Müllbacher.

© Éditions KARTHALA, 2023

Robert Ageneau

De Spiritus à Karthala

Mémoires d'un éditeur de l'ombre

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

*À N. grâce à qui
tellement de choses ont pu se faire.*

*À Robert Dumont († 2021),
pour notre bout de chemin décisif.*

Remerciements

Une grande partie de l'écriture de ce livre s'est faite à la bibliothèque du Saulchoir, gérée par les dominicains. Je remercie vivement les personnes qui en assument le fonctionnement pour leur amabilité et leur compétence.

Je tiens aussi à remercier celles et ceux qui ont bien voulu relire tout ou partie des épreuves ou répondre à des questions : Pierre Ageneau, Marc et Xavier Audrain, Claude Babarit, Jean-François Bayart, Jean-Pierre Chrétien, Serge Couderc, Paul Coulon, Nicole Duniau, François Gautier, Jean-Robert Henry, Jacques Musset, François Pouillon, Olivier Servais, Henry Tourneux.

Mes remerciements vont enfin aux salariés de Karthala : Thibaut Aldrin, Nathalie Delplace, Stéphanie Hartmann, Frédéric Mahieux et Céline Trierweiler, pour leur aide de toute sorte.

Introduction

Ce livre se voudrait une sorte d'autobiographie. Je cherche à y rapporter les situations, les expériences, les engagements qui ont marqué ma route. Durant cinquante ans, si j'y inclus la direction d'une revue, j'ai eu la chance de pratiquer le métier d'éditeur (l'Harmattan et principalement Karthala).

Dans son livre, *Les Hommes de l'ombre*, François Dosse a dressé le portrait de quelques éditeurs du XX^e siècle. Il les présente comme « ces hommes de l'ombre, souvent anonymes dans l'arrière-fond de la fabrique du livre, laissant à l'auteur l'exposition à la notoriété ou à l'insuccès. Ces médiateurs culturels, au rôle majeur dans le dispositif éditorial, sont des personnages à l'identité complexe, hybride, propre à leur position de passeur intermédiaire entre l'auteur et le lecteur »¹. J'ai bien aimé dans son ouvrage les portraits de Paul Flamand et Jean Bardet qui ont lancé les éditions du Seuil et celui de François Maspero que j'ai pu un jour rencontrer et que j'ai admiré.

Personnellement, j'ai appartenu à l'édition spécialisée où les acteurs sont davantage encore des travailleurs de l'ombre, car plus rares y sont les ouvrages publiés qui passent sous les feux de l'actualité, bien qu'il y ait des exceptions. La médiatisation y est plus difficile et sans commune mesure avec la « grande » édition. Le travail se fait plus sur du fond, sur du spécialisé.

1. François Dosse, *Les Hommes de l'ombre. Portraits d'éditeurs*, Perrin, Paris, 2014, p. 7.

Mais on y apprend beaucoup sur la recherche en cours ; on y découvre des trajectoires humaines exceptionnelles, les différents champs de la science et les courants profonds qui travaillent la vie et l'histoire en train de se faire.

Pour moi, le domaine éditorial fut d'abord ce qu'on a appelé à une époque le Tiers-monde, puis ensuite les pays du Sud, non alignés, en développement. Aujourd'hui, les pays émergents, la mondialisation, dans une géopolitique changeante, à beaucoup d'inconnues, touchant au tragique de la guerre dans différentes parties du monde. Au sein du catalogue que j'ai accompagné, tiennent une place primordiale le continent africain et, en particulier, l'Afrique au sud du Sahara qui, selon une partie des démographes, compteront une population de plus de trois milliards d'humains à la fin du XXI^e siècle.

Il y a aussi une autre part dans mon parcours et mes axes de travail qui a été le fait religieux, en particulier le christianisme et dans une moindre intensité l'islam. Un champ où s'affirment et même s'exacerbent aujourd'hui des forces conservatrices. Le christianisme est, lui aussi, un champ de bataille parsemé de mines. J'en parlerai en toute liberté.

Mais le catalogue de Karthala est allé aussi sur d'autres sentiers éditoriaux, comme l'Amérique latine, les pays de la Caraïbe et Haïti en particulier. Comme encore sur les médecines du monde et les questions de l'enfance en difficulté.

La création et l'histoire de Karthala que je raconte ont été éminemment une entreprise collective, où beaucoup de personnes se sont engagées : actionnaires, salariés, auteurs, directeurs de collection, amis ou institutions solidaires. Si j'ai essayé d'en rendre compte dans ce livre, j'en ai parfois parlé trop brièvement ou bien l'espace m'a manqué pour le faire. Je veux rendre hommage ici à leur compagnonnage, à leur esprit d'entreprise, à leur sens du risque, à leur foi dans la coopération des secteurs privé et public.

En reprenant mon itinéraire à partir de l'enfance, de la jeunesse, dans l'histoire particulière qui a été la mienne, j'ai voulu témoigner combien le milieu social et familial, l'édu-

cation conditionnent plus ou moins durablement la vie adulte. Comment les choix de la vie, les événements, les personnes rencontrées sont également déterminants. En ce qui me concerne, ce furent, d'une manière fondamentale, une initiation à la nouvelle réalité internationale de la planète et une évolution chrétienne qui m'a fait passer d'une foi traditionnelle à un changement copernicien dans ma manière de comprendre et d'essayer de vivre un autre christianisme. Avec le rapport au monde, aux autres, à l'histoire en devenir, qui s'ensuit.

Chacun a sa part de vérité, chacun est invité à faire entendre sa petite musique dans une conception démocratique de la vie en société. En racontant l'histoire d'une modeste entreprise d'édition, ma démarche s'apparente un peu au courant de la *microstoria* qui met au premier plan des faits et des idées que la grande histoire a tendance à ignorer, à oublier ou à enfouir. C'est sans prétention que j'essaye de l'écrire dans ce livre, qui va de la Vendée à ce que furent pour moi les grands vents du large.

1

La Vendée d'où je viens

La Vendée dans laquelle je suis né en août 1938 se rattachait plus alors au XIX^e siècle qu'à la figure qu'elle allait prendre à partir des années 1960 avec sa révolution tranquille. Y régnait une situation socio-économique et culturelle que la science et les progrès scientifiques et technologiques du XIX^e siècle et des débuts du XX^e avaient encore peu marquée dans les campagnes. Et puis, il y avait la mémoire silencieuse de l'immense épreuve qu'avait été la guerre 14-18 avec ses hommes mobilisés, son nombre impressionnant de morts attesté sur les plaques de marbre au fond des églises ou sur les monuments communaux.

La Vendée de cette époque était essentiellement rurale. Dans les exploitations agricoles, les techniques restaient traditionnelles avec la culture attelée des bœufs ou plus souvent des vaches dans les borderies, les foins et les blés coupés à la faux, avant que n'arrivent progressivement les faucheuses.

L'Église, essentiellement la catholique, était fortement présente dans la vie des gens avec la messe du dimanche à laquelle personne ne manquait, les processions de la Fête-Dieu, les Rogations pour obtenir la fin de la sécheresse et la venue de la pluie, le culte des saints, le catéchisme, l'école privée... Cette vie religieuse s'exprimait à travers de multiples rites (les confessions, les cierges, le rite de purification des femmes après l'accouchement, la bénédiction des étables pour que les veaux ne tombent pas malades...). À côté du maire et du maître d'école, les prêtres occupaient une fonction sociale de premier plan.

La Vendée se divise en plusieurs régions. Le bocage où se déroula une partie des guerres de Vendée, fait de collines, de bois, avec ses haies épaisses et ses chemins creux ; le bord de mer avec l'activité de la pêche et déjà à l'époque un peu de tourisme et de bains de mer ; la plaine et des marais, en allant vers Niort et la Charente.

Pour moi, c'est en plein bocage à Saint-Michel-Mont-Mercure, entre Pouzauges et Les Herbiers, que je suis né, à une trentaine de kilomètres de Cholet¹. Avec son église et son clocher perchés sur la colline, la commune représente à 287 mètres le point culminant de la Vendée et de la chaîne des Mauges qui va en direction du Choletais. Depuis le XIV^e siècle, la bourgade s'appelait Saint-Michel-Mont-Malchus. C'est à la Révolution que lui fut donné le nom de Mont-Mercure. Au recensement de 2015, la commune comptait 2 015 habitants.

Mes grands-parents maternels étaient établis depuis des décennies dans un hameau appelé village, du nom de la Bretonnière, qui comptait une bonne dizaine de familles. Mon grand-père, Pierre Grelet, né en 1882, était charron-forgeron, comme l'avaient été son père et son grand-père au XIX^e siècle. À côté de sa forge, il possédait une petite exploitation agricole d'à peu près huit hectares. Il travaillait avec l'aide d'un valet embauché à l'année, jusqu'à l'arrivée de mon père. Je me souviens particulièrement de son atelier de charron-forgeron, avec quelques machines actionnées à bras ou à la pédale, une panoplie d'outils et la fameuse forge.

Ma grand-mère maternelle, Marie Sourisseau, née en 1885, était comme les femmes de l'époque plus silencieuse et effacée, mais d'une grande efficacité dans le travail quotidien. Elle était très attachée aux traditions et hyper-sensible au qu'en-dira-t-on

1. Dans *Les Creux de maisons*, Ernest Pérochon, écrivain de la ruralité et prix Goncourt 1920, dépeint un monde qui n'existe plus, dont les derniers vestiges ont disparu dans les années 1950 et 1960 et dont l'apogée se situe entre les années 1820 et la Première Guerre mondiale. Il y décrit le monde des valets et la dureté des petites borderies. 1^{re} édition Plon 1913. Réédition aux éditions du Rocher en 2004.

des voisins, un caractère souvent présent dans la petite paysannerie du Haut Bocage de l'époque.

Pierre Grelet a fait la Grande Guerre comme artilleur-pointeur, affecté sans doute à cette spécialisation par son aptitude au calcul, à la mesure et à la précision que requiert le métier de charron-forgeron.

Ma grand-mère et mon grand-père sont morts respectivement en 1954 et 1956. Je les ai connus et fréquentés, surtout mon grand-père, mais je ne garde pas de vraie mémoire sur le temps de guerre et comment, par exemple, les femmes ont pu faire face aux travaux de la ferme. Ni comment Pierre Grelet lui-même, démobilisé en 1919, a vécu son temps de guerre. Je me souviens cependant de l'avoir entendu raconter que, durant les hivers froids de la Marne, les artilleurs et les autres soldats faisaient bouillir l'eau du café dans leur casque. Les milieux ruraux de l'époque, surtout chez nous, étaient fortement taiseux et les correspondances peu conservées.

Trois filles sont nées de leur mariage. Clarisse, ma mère, née en 1911, Marie, ma marraine, en 1914 et Madeleine en 1920, restées toutes les deux célibataires.

Mes parents se sont mariés en 1936. Mon père, Henri Ageneau, était originaire du village des Roches, dans la commune voisine du Boupère, à une dizaine de kilomètres de la Bretonnière. À cette époque, les communes étaient de véritables petits territoires, où même le patois pouvait se parler différemment. Ainsi le mot « couteau » se disait *coutia* à Saint-Michel et *coutais* au Boupère. L'habitant d'une commune voisine était presque un étranger. Comment mon père est-il venu chercher sa femme chez le charron-forgeron de la Bretonnière ?

Au retour de ses deux années de service militaire à Angoulême, en 1934, raconte Sabine, une de ses petites-filles, il dut en tant que fils cadet chercher à se placer, la ferme parentale ne pouvant plus suffire à nourrir plusieurs familles. Il pensa partir en Charente. C'est alors qu'il entendit parler d'une place à prendre comme cultivateur, chez un charron-forgeron qui avait une terre de plusieurs hectares et dont la fille aînée était à

marier². Faut-il voir aussi chez Henri Ageneau un désir d'inconnu, une sortie de chez soi pour aller ailleurs ? Un sens de l'ouverture qu'il manifestera durant toute son existence.

Je suis né le 23 août 1938, le mois des funestes Accords de Munich sur les Sudètes. Suivra le 30 septembre 1939, Pierre, le second de la fratrie, avec qui je ferai la paire durant mon enfance pour les bons et les mauvais coups.

La guerre 1939-1945 et l'Occupation

En cette fin des années 1930, l'orage annoncé depuis plusieurs années par Winston Churchill allait tomber sur l'Europe, suite à la déclaration de guerre entre l'Allemagne nazie, l'Angleterre et la France début septembre 1939³. Henri Ageneau fut mobilisé à vingt-sept ans pour ce qui allait devenir la *drôle de guerre*. Parti avant la naissance de Pierre, il bénéficiera d'une permission à Noël pour voir son deuxième fils nouveau-né. Puis il repartira et sera fait prisonnier en Belgique en mai 1940 lors de l'invasion allemande.

De là, il sera dirigé vers l'Allemagne orientale et affecté avec quelques autres prisonniers dans une ferme pour remplacer les hommes partis, eux aussi, à la guerre. La vie y était meilleure que dans les camps de travail ou dans l'industrie. Il aimait parler des femmes qui tenaient l'exploitation. Cela dura jusqu'aux mois d'avril-mai 1945, moment où l'armée soviétique fonda sur Berlin. D'après ses dires recueillis par Sabine, la famille allemande et les prisonniers fuirent la ferme avant l'arrivée des Russes, avec la grand-mère qui mourut et fut enterrée en route, un copain blessé par balle qu'il porta sur son dos pour franchir

2. Notes de Sabine Terpereau, une de ses petites-filles, qui a pu l'interviewer en 1998, six ans avant son décès.

3. Winston Churchill, *L'Orage approche d'une guerre à l'autre (1919-1939)*, tome 1 de ses mémoires. Entre les deux guerres, Churchill fut l'un des rares hommes politiques européens à avoir diagnostiqué très tôt le péril nazi.

un bras de la mer Baltique. Arrêtés finalement par l'armée soviétique, lui et ses camarades prisonniers seront envoyés sur l'arrière en Pologne, puis en Russie. Ce n'est qu'en juillet 1945 que ces prisonniers de l'Allemagne orientale furent finalement rapatriés en France.

Pendant la longue période des six ans de guerre, la vie avait continué à la Bretonnière. Le grand-père Grelet avait laissé tomber la forge pour prendre en main à presque soixante ans l'exploitation de la petite ferme. Des souvenirs de cette période restent imprimés dans ma mémoire. D'abord la présence allemande. La Vendée fut occupée assez tôt. Dans notre commune, au lieudit le Mont des Justices⁴, à deux kilomètres à peine de notre village, un camp de l'armée allemande fut installé, avec la construction d'un système de radio-navigation pour capter les ondes en provenance de l'Atlantique. Une sorte de pré-radar sous la forme d'une énorme machine qui tournait sur une plate-forme. Regarder tourner cette machine devenait une occupation. Je me souviens aussi d'une patrouille qui vint un jour dans le village. Elle s'arrêta dans la cour de notre maison, sans marque d'hostilité. Pour se détendre et jouer sans doute, un soldat mit son fusil en joue sur un coq qui picorait au milieu des poules. Durant cette période, les paysans restaient méfiants, évitant toute fourniture de denrées alimentaires aux Allemands, dans la peur d'être accusés de collaboration.

Pour ce qui est de Pierre et moi, nous avons vécu une prime enfance heureuse, avec nos jeux, nos longues marches à pied pour aller à l'école, nos petites expériences agricoles comme aller chercher de l'herbe dans les chemins creux pour nourrir les lapins. Comme l'a écrit Louis Mexandeau : « On rit aussi

4. Cf. « L'histoire hors du commun du site des Justices », *Ouest-France*, le 18/09/ 2019. À la Révolution française, des exécutions eurent lieu sur le site des Justices. Plus tard, des ossements furent découverts par des cultivateurs et une croix y fut érigée en 1857. Longtemps le moulin à vent, qui subsiste encore aujourd'hui, moulait la farine des villages environnants. J'ai connu son dernier exploitant, Louis Mallet, qui avait aussi des talents de rebouteux. J'en ai bénéficié durant mon enfance.

pendant les guerres. Un enfant, ça parvient toujours à passer entre les gouttes du malheur »⁵.

Pierre et moi, nous nous souvenons parfaitement de ce jour de juillet où, gardant les vaches dans le lieudit « Champ-pré », nous fûmes appelés par un voisin qui nous annonça l'arrivée de notre père dans une voiture de la préfecture d'Angers, en compagnie d'un autre prisonnier de guerre. Ni Pierre ni moi ne le connaissions, sinon par de rares photos. Quelle étonnante rencontre ! Je me demande parfois ce que cette absence a pu produire en termes de psychologie des profondeurs chez Pierre et moi. Mais il est vrai que les enfants sont résilients. Freud était mort en exil à Londres en 1939 et Sándor Ferenczi, *L'enfant terrible de la psychanalyse*⁶, qui le premier posera la question du trauma dans la conscience des enfants, était décédé en 1933, à Budapest, l'année de l'arrivée d'Hitler au pouvoir. En Vendée, nous étions encore bien loin de la psychanalyse et de ses bienfaits thérapeutiques. Quelle émotion dut être celle de notre mère à ce moment, elle qui était si réservée et silencieuse. Nous étions sans doute trop jeunes pour la percevoir.

Durant cette période, Pierre et moi n'avons pas souffert de la faim. La petite ferme produisait des légumes et une fois par an, en toute discrétion, on tuait le cochon. Le boulanger passait au moins une fois par semaine pour livrer son pain.

C'est au cours de l'été 1944 que la Vendée fut libérée, deux mois après le débarquement du 6 juin. À Saint-Michel-Mont-Mercure, ce fut le départ précipité des Allemands du camp des Justices. Dès la fin juin, des avions vinrent bombarder le camp avec l'aide au sol de résistants qui prenaient en main la sécurité de la population. C'est ainsi qu'un dimanche de juillet, Madeleine, Pierre et moi, qui revenions du bourg, après avoir assisté aux vêpres, nous fûmes plaqués dans un fossé, le temps que dura l'opération. En août, après la fuite des Allemands, les

5. *Nous, nous ne verrons pas la fin. Un enfant dans la guerre (1939-1945)*, Le Cherche Midi, 2003, p. 10.

6. Benoît Peeters, Sándor Ferenczi. *L'enfant terrible de la psychanalyse*, Flammarion, Paris, 2020, 384 p.

villageois se ruèrent pour visiter le camp, laissé à l'abandon, y découvrir les baraquements et voir de près le système de radio-navigation. Je me souviens qu'un de nos voisins a longtemps conservé comme cuvette pour se laver les mains un récipient récupéré sur place. Quelques voitures et de petits canons traînaient, abandonnés, sur la route allant vers Les Herbiers.

De nombreux films et publications sont parus sur le régime nazi et la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs ont souligné les immenses investissements que le régime hitlérien a fait dans le domaine militaire, en termes d'acier, de ciment, de technologies, d'intendance des troupes, et cela dans toute l'Europe. Nous en avons un petit exemple au Mont des Justices. Des investissements qui, entre autres, ont laissé l'Allemagne exsangue en mai 1945.

La figure de Jean de Tinguy du Pouët

Depuis 1904, la commune de Saint-Michel-Mont-Mercure avait comme maire Jean de Tinguy du Pouët (1875-1951), qui fut député conservateur de la Vendée de 1919 à 1940. D'une lignée de nobles de l'Ancien Régime, la famille de Tinguy du Pouët habitait un château au village de la Blotière, à deux kilomètres du bourg, sur la route des Épesses.

En 1940, il avait voté les pleins pouvoirs à Pétain. Peu d'informations sont disponibles sur son attitude durant l'Occupation, mais il fut déclaré inéligible à la Libération, suite à la mise en application de l'ordonnance du 21 avril 1944 relative à l'organisation des pouvoirs publics, édictée par le Comité français de libération nationale d'Alger (CFLN). Ce texte frappait d'inéligibilité les membres du Parlement ayant abdiqué leur mandat en votant la délégation de pouvoirs constituants à Philippe Pétain, le 10 juillet 1940.

Trop jeune, je n'ai pas connu Jean de Tinguy du Pouët et beaucoup d'habitants de Saint-Michel-Mont-Mercure doivent ignorer le rôle politique qu'il a joué dans les premières décennies du XX^e siècle. Outre son long mandat de député, il fut

aussi président du Conseil général de Vendée et, à ce titre, il intervint dans la politique locale. À partir des années 1930, il s'imposa comme le chef de la droite vendéenne. On le voit présent dans de nombreuses manifestations politiques.

Dans son excellent livre, *La Résistance à la République en Vendée*, l'historien Yves Hello écrit à ce sujet :

« La ligue du colonel de La Rocque (les Croix-de-Feu) rassemblait sans doute quelque 450 000 adhérents au début 1936. Sans attendre, dès le 24 juin 1936, de La Rocque fonde un parti, le Parti Social Français (PSF) dont l'idéologie emprunte à la fois au catholicisme social, au nationalisme, à la xénophobie, qui, s'affirmant républicain, appelle à une réforme de la constitution visant à instituer un pouvoir exécutif fort. L'organe mensuel du PSF de Loire-Inférieure, Vendée et Deux-Sèvres est *Le Volontaire de l'ouest*. Le PSF, qu'on peut sans doute qualifier de national-populiste, se développe rapidement. Au début 1939, il compte plus d'un million d'adhérents. En Vendée, la réunion constitutive du PSF a lieu le 24 juillet 1936. Sans surprise, c'est Paul Bujard qui est élu président départemental. Jusqu'au début 1939, les réunions organisées dans le département par le PSF sont extrêmement nombreuses. Certains le sont conjointement avec d'autres partis, comme le PNS. Un seul exemple : le 16 juin 1938, on dénombre vingt-six réunions dans vingt-cinq communes. Le 12 septembre 1937, le congrès départemental se tient à La Roche-sur-Yon en présence du colonel de La Rocque. Le chef départemental du parti est de La Brosse. Parmi les personnalités présentes, on remarque Jean de Tinguy du Pouët, député et président du Conseil général. L'assistance est estimée à 5 ou 6 000 personnes. Or, le nombre d'adhérents vendéens au PSF est de l'ordre de 5 à 6 000 au début 1939 »⁷.

7. Yves Hello, *La Résistance à la République en Vendée. De Dreyfus à Pétain (1894-1944)*, La Geste, 2019, p. 264.

Jean de Tinguy est très proche également du Mouvement national vendéen (le RNV),

« une association de tous les Vendéens... décidés à se grouper pour barrer la route au mouvement communiste et internationaliste, destructeur de notre civilisation. En réalité, il doit rassembler tous les partis et groupements politiques vendéens pour lutter contre le Front populaire. Le RNV dispose d'un journal, *Le Petit Vendéen*, qui tire à 6 000 exemplaires. Le rédacteur en chef du journal est Jean de Tinguy du Pouët »⁸.

C'est son fils, Lionel de Tinguy du Pouët (1911-1981), qui lui succéda comme maire jusqu'à sa mort et qui sera élu député MRP en 1946, avec de courtes périodes de présence dans la succession des gouvernements de la IV^e République. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à plusieurs reprises avec mon père qui enlevait son chapeau pour le saluer.

La mémoire des guerres de Vendée

À l'école, parfois au catéchisme et dans les récits familiaux, planait encore à cette époque le souvenir des guerres de Vendée. Dans le village de la Bretonnière, il y a encore aujourd'hui une grange dont la tradition orale rapporte qu'elle avait été en partie construite avec des matériaux récupérés sur des bâtiments brûlés. Une de mes arrière-grands-mères, toujours selon une tradition plutôt romanesque, aurait été épargnée d'un massacre par les colonnes infernales, parce qu'elle avait des yeux bleus.

L'un des meilleurs livres que j'ai lus sur la guerre de Vendée est de la plume de Claude Petitfrère : *La Vendée et les Vendéens*, 1^{re} édition 1981⁹. Cet historien expose de manière claire et pédagogique les motivations et les causes qui ont joué du côté de la Vendée militaire (groupant en fait une partie de la Loire-

8. *Ibidem*, p. 267.

9. Édition revue, Gallimard, 2015, 356 p.

Atlantique, du Maine-et-Loire et des Deux-Sèvres) et du côté de la Convention qui gouvernait alors la France.

Du côté de cette dernière qui venait de faire exécuter le roi Louis XVI le 21 janvier 1793, les objectifs sont de préserver les acquis de la Révolution et de combattre les puissances européennes qui attaquent la France à ses frontières (l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre notamment). Pour ce dernier défi, elle a besoin de conscrits. Dans la Vendée militaire, l'insurrection va démarrer en mars de cette même année 1793. L'exécution de Louis XVI et l'affaire de la conscription vont y jouer un rôle, mais y sont mêlés aussi un ensemble de facteurs sociaux et économiques spécifiques au bocage : déception des espérances mises en 1789 dans la réunion des états généraux, poids persistant des impôts, paysans qui sont souvent dans des régimes de métayage où une partie de leurs récoltes va à un propriétaire (noblesse et bourgeoisie). Mais aussi des facteurs liés à l'influence centrale des prêtres qui, dans les paroisses, jouissent d'une grande autorité et portent une conception traditionnelle de la foi catholique (catéchisme consécutif au concile anti-protestant de Trente, dogmes théologiques pris au pied de la lettre...). Mais c'est le tirage au sort des conscrits qui contribuera à mettre le feu aux poudres.

Durant une bonne année, l'affrontement sera terrible entre les insurgés vendéens et les troupes de la Convention, avec des horreurs et des massacres de chaque côté que montre bien Claude Petitfrère.

Dans un autre ouvrage *Les Oubliés de la guerre de Vendée*, un certain Pierre Devaut, paysan vendéen, raconte ses batailles à travers des marches successives en 1793. Dans le récit des treizième et quatorzième marches, nous trouvons l'énumération des communes qu'il traverse où Saint-Michel-Mont-Mercure devient Saint-Michel-Montmarqueux :

« La Rasenblement sais fait pour aller à Luçon, j'ai partie de Chatillon a Mallièvre, de Mallièvre a Epaise, des Epaise au petit bourg des Erbiers, de la aux Erbiers, des Erbiers a Ardellais, de Ardellais à Vandrenne, de Vandrenne aux 4 chemin, des

4 Chemin a S^t Fleurance, de S^t Fleurance aux Essard, des Essards a S^t Florence, de S^t Florence au chateau de Loix, du chateau de Loix à S^t Vincent, de S^t Vincent a S^t Hilaire Louis, de S^t Hilaire Louis a Chateaufort, de Chateaufort au Ponts Charron, du Pont Charon a la Rorte, de la Rorte a Fêole, de Fêole a S^t Erments, de S^t Erment a S^t Ermine, de S^t Ermine a S^t Jemme, de S^t Jemme a Bece, de Becé a Luçon. Là nous sommes battu et nous ont hue la deroute avec perte de 10000 hommes et 10 piece de canon, nous étions plus de 100000 hommes, mais le désordre se mit dans notre armée, nous ont fait une grosse perte.

De Luçon j'ai pris la fuite et j'ai passé dans un canal dans l'eau jusque au nez, de ce canal j'ai été pour passer le pont de Becé, là le maréchal de la Rejaudais nous dit au bout du pont avec 2 piece de canon de traverser sur le pont pour faire retrancher le monde, je me suis porté jusque au milieu du pont et la foule était si forte que le monde est abattu, moi j'ai taché de m'approcher du garde foux et j'ai regardé au bas pour voir si leau était grande, j'ai vu aître au bords et j'ai sauté du haut du pont en bas, j'ai laissé mon fusil sur le pont et au bas j'ai pris un autre fusil de munition dont j'ai passé la rivière dans leau jusque à la sauterie, de là par Becé, la chaleur était si grande que le monde tombait, il s'en allait en reculant 10 à 15 pas en arrière et tombait de l'échine morts ;

Et de Becé à Bournezeau, de Bournezeau à Chateaufort, de Chateaufort au Publiard, du Publiard à Monsiraigne, de Monsiraigne à S^t Prouhant, de S^t Prouhant au Boupaire, du Boupaire à S^t Michel Monmarqueux, de S^t Michel Monmarqueux à la Fossilière, de la Fossilière à Chateaufort, de Chateaufort au Chataillier, du Chataillier à S^t Amant, de S^t Amant à Chatillon, de Chatillon à S^t Aubin Baubignier, de S^t Aubin Baubignier aux Cerqueux... »¹⁰.

10. *Les Oubliés de la guerre de Vendée : mémoires et journaux présentés par une équipe de chercheurs : J. Artarit, M. Gautier, A. de Guerry, J.-M. Herregang et J.-F. Tessier*, sous la direction d'Alain Gérard et

À propos du bilan des morts de la guerre de Vendée, l'essayiste et philosophe Élisabeth de Fontenay écrit : « Entre 1793 et 1794, 200 000 hommes, femmes et enfants, soit plus du quart de la population insurgée, furent exécutés. Du propre aveu du général républicain Louis-Marie Turreau, le commandant des colonnes infernales qui menèrent l'assaut, la Vendée fut "la plus horrible des guerres civiles qui ait existé" »¹¹.

De son côté, Claude Petitfrère parle d'un bilan difficile à établir. Il écrit :

« Le bilan total des pertes humaines a longtemps donné lieu à des évaluations sans aucun fondement scientifique, variant de 100 000 à 400 000, voire 600 000 morts. À la suite de longs et minutieux travaux menés selon les règles strictes de la démographie historique, Jacques Hussenet a pu avancer un chiffre aujourd'hui vraisemblable : environ 170 000 décès parmi les habitants de la partie insurgée des quatre départements de ce qu'il est convenu d'appeler "la Vendée militaire", soit quelque 22 ou 23 % de la population d'origine, avec de fortes disparités d'un lieu à un autre.

Ce qui est également assuré, c'est que la ponction humaine fut importante et laissa le pays exsangue. En floréal an V (mai 1797), la municipalité cantonale de Châtillon-sur-Sèvres évalue à 3 750 habitants la population du canton contre 6 650 avant la guerre, soit une diminution de 43 %. C'est une chute de population du même ordre que l'on aurait enregistrée dans le sud-ouest de la Loire-Inférieure entre 1790 et 1801. Le mal fut d'autant plus grand qu'aux pertes subies s'ajoutèrent les ruines amoncelées »¹².

Thierry Heckmann, Société d'émulation de la Vendée (14, rue Haxo, 85500 La Roche-sur-Yon), 1993, p. 175-177.

11. Élisabeth de Fontenay, *La Grâce et le progrès. Réflexions sur la Révolution française en Vendée*, Stock, Paris, 2020. Cette citation a été retirée lors de la réimpression de ce livre. Je la rapporte ici sous réserve, car les chiffres sont discutés.

12. Claude Petitfrère, *op. cit.*, p. 84.

La guerre de Vendée a préoccupé les pouvoirs politiques bien au-delà de 1795, date à laquelle elle s'est arrêtée suite au traité de La Jaunaye signé par Charette avec la Convention thermidorienne. On l'a souvent associée dans ses soubresauts aux actes militaires de la chouannerie qui continuèrent en Bretagne sous l'impulsion de Georges Cadoudal (1771-1804) et qui visaient le retour des Bourbon au pouvoir. Cadoudal avait participé, lui-même, à la guerre de Vendée proprement dite.

Dans son roman, *L'Énigme de la rue Saint-Nicaise*¹³, Laurent Joffrin raconte l'attentat manqué contre le 1^{er} consul Bonaparte, le soir de Noël 1800, alors qu'il se rendait à l'Opéra. Qui étaient donc les coupables ? Fouché et sa police mettront en lumière l'action de la chouannerie bretonne et en particulier le rôle de Cadoudal¹⁴.

L'Église catholique rappelait de temps en temps l'exemple de ces Vendéens qui avaient lutté contre une République régicide et anti-religieuse. Depuis les dernières décennies du XX^e siècle, les recherches sur la guerre de Vendée se sont bien renouvelées avec des historiens formés aux règles universitaires. Un mémorial des guerres de Vendée a été construit aux Lucs-sur-Boulogne et conserve de nombreuses archives. Le monument se veut également le mémorial des victimes des totalitarismes et c'est à ce titre qu'Alexandre Soljenitsyne participa à son inauguration en septembre 1993.

Les années d'après-guerre

Pierre et moi, nous allions à l'école au bourg, à pied, en compagnie des enfants du village ou des alentours. Dans notre musette, avec notre cahier, nous emportions le repas du midi, un quignon de pain avec un peu de beurre et de fromage ou de

13. Robert Laffont, 2010, 360 p.

14. Georges Cadoudal finira par être arrêté en 1804 et sera condamné à la guillotine au terme de son procès la même année.

jambon la plupart du temps. La vie d'après-guerre reprenait son cours à la Bretonnière.

En 1947, le grand-père, qui avait repris sa forge, construisit une charrette pour répondre à la commande d'un voisin. Le clou en fut le ferrage des roues. Les cercles étaient chauffés à blanc pour les dilater. On les posait autour des roues en bois, puis on les faisait se contracter en versant dessus beaucoup d'eau, assurant ainsi un ferrage très serré. Le grand-père était fier de son travail. L'image de cette charrette m'est toujours restée en tête. Dans notre fratrie, c'est Yves, mon troisième frère, qui héritera le plus des qualités manuelles de précision et de travail du bois du grand-père Grelet. Il enseignera le travail du bois au collège de Montaigu et, à sa retraite après avoir dirigé un collège, il fabriquera des instruments de musique anciens qui ont fait l'objet de plusieurs expositions en Vendée.

Pour le premier de l'an 1946, commença avec le retour d'Henri Ageneau un déplacement annuel au village des Roches, au Boupère, où Pierre et moi fîmes la découverte de nos tantes et oncles paternels, et du grand-père Eugène Ageneau. Le repas du midi était une vraie fête, comme savent le faire les Vendéens. L'année suivante eut lieu le mariage de Marie Ageneau, la deuxième sœur de mon père, avec Baptiste Sciaudeau dont je reparlerai plus loin, car modeste paysan, Baptiste était d'une curiosité insatiable sur la sorcellerie et les rapports supposés avec les pouvoirs des prêtres dans ce domaine. Un mariage à l'ancienne dans cet après-guerre, qui dura deux bons jours et où la vie reprenait avec ses moments de convivialité et de rencontre de la famille élargie.

Plusieurs autres événements de cette période sont à rappeler. La famille s'agrandit de trois enfants. En avril 1948, naquit Claude dont je serai le parrain. Je me souviens très bien de son baptême deux jours à peine après sa naissance, dans l'église de Saint-Michel. Louis, le frère aîné de notre père, était venu avec la voiture à cheval pour nous emmener au bourg et nous ramener au village. Après le baptême, il y eut la visite au café,

pour fêter l'heureux événement. En mai 1950, ce fut le tour d'Yves et en août 1951 celui de Marie-Thérèse qui ferma le cycle des naissances. Marité, comme nous l'appelons, fut accueillie comme une bénédiction après quatre garçons. Je me souviens de la grand-mère Sourisseau qui, au sortir de l'accouchement, vint vers nous toute excitée, en disant *O lé'ine feille*¹⁵. Il est vrai que Pierre et moi avons fait au moins deux neuvaines de prière pour cette naissance attendue. Les cinq enfants sont nés à la maison de la Bretonnière, avec l'aide d'une sage-femme, comme c'était alors l'usage dominant. Avec Claude, Yves et Marité, c'était la seconde moitié de la fratrie qui s'imposait. Elle apportait un élément d'enfance qui nous a beaucoup marqués, Pierre et moi. Ils seront plus rapidement sensibles que nous à la nouvelle époque dans laquelle allait entrer bientôt la vieille Vendée catholique.

À l'âge de trente-cinq ans, notre père avait repris l'exploitation quasiment au stade où il l'avait laissée en septembre 1939. Dans son livre *Histoires des paysans de France*, Claude Michelet écrit :

« On a toujours tendance à l'oublier, la guerre n'avait pas seulement frappé les villes, les usines et les grands centres industriels ; elle avait aussi touché la campagne. D'abord en la privant, pendant près de six ans, d'une partie de sa main-d'œuvre, ensuite, à cause de la destruction de nombreuses voies de communication, en la coupant du reste de la nation, et enfin parce que cinquante à soixante mille agriculteurs avaient été tués au cours des combats du printemps 1940 et que deux cent mille exploitations agricoles avaient été détruites pendant le conflit. Aussi, et jusqu'en 1948, la surface des terres cultivées régressa de deux millions d'hectares »¹⁶.

15. C'est une fille.

16. Claude Michelet, *Histoires des paysans de France*, Robert Laffont, Paris, 1996, p. 298. Un petit livre passionnant qui va du Néolithique au XX^e siècle.

Après la guerre, les techniques agricoles n'avaient pas changé dans la borderie de la Bretonnière. Comme elle était trop petite pour permettre d'investir dans un tracteur, le travail agricole se faisait avec les instruments d'hier, la charrue ou le brabant, la herse, la faucheuse pour le foin ou la récolte du blé, avec pour le battage de ce dernier, la batterie actionnée par une machine à vapeur et un monte-paille qui allait de ferme en ferme au cours des mois d'été, dans une formule d'entraide entre paysans voisins qui donnait lieu à des repas collectifs bien arrosés. Les journées commençaient tôt, à cinq heures du matin. La situation restera globalement la même jusqu'à la retraite de notre père, avec comme amélioration l'achat d'un cheval à la fin des années cinquante. Mes frères Pierre et Claude travailleront avec lui, de la sortie de l'école jusqu'à leur service militaire respectif. Puis en 1970, mes parents prirent leur retraite, avec la location des terres à un voisin, pour des exploitations de taille supérieure (vingt à trente hectares).

Des signes annonciateurs de la modernité se mettaient en place. En 1948, l'électricité arriva dans les villages de la commune et remplaça les lampes à carbure. En 1953, à l'initiative de notre père et de deux paysans voisins, l'eau courante fut installée. Cette initiative consista à faire venir l'eau d'une source localisée dans le Champ-pré, sur le chemin qui montait au Mont des Justices. La mairie de Saint-Michel crut à ce projet et apporta le concours public complémentaire aux travaux de tranchées déjà réalisés par les trois paysans. Une histoire d'eau à saluer, car elle entraînera rapidement son adduction dans les autres villages.

Je ne voudrais pas terminer ce chapitre sans mentionner le fait que la Vendée a eu ses grands hommes. Je pense à Georges Clemenceau, né à Mouilleron-en-Pareds en 1841, mort à Paris en 1929 et enterré à Mouchamps en Vendée. En plein XIX^e, Georges Clemenceau appartenait à une famille agnostique, attachée aux valeurs de la Révolution française. Après des études de médecine à Nantes, il monta rapidement à Paris pour y

faire du journalisme et entrer en politique. Parmi ses nombreux engagements, il fut présent et participa à la Commune (janvier-avril 1871) comme maire de Montmartre ; il lutta pour la réhabilitation du capitaine Dreyfus et milita pour la loi de séparation de l'Église et de l'État (1905). Chacun sait le rôle qu'il a joué durant la guerre de 14-18 et au Traité de Versailles qui posa de terribles conditions à l'Allemagne vaincue. Bien des livres ont été écrits sur cet homme d'exception. À la fin de sa vie, il déclarera : « C'est au caractère vendéen que je dois le meilleur de mes qualités : le courage, l'obstination têtue, la combativité »¹⁷.

Aujourd'hui, deux générations après la mienne, avec les bouleversements sociaux, économiques et culturels de la seconde moitié du XX^e siècle, et l'amélioration des conditions de vie quotidiennes (voiture, arrivée des réfrigérateurs et des salles de bains, accroissement des maisons individuelles...), la Vendée est devenue un tout autre pays, un pays également majoritairement post-catholique. Mais par son histoire et ses héritages, elle garde une originalité bien à elle. Son modèle économique, basé sur de nombreuses petites et moyennes entreprises (PME) et des entreprises de taille intermédiaire (ETI), est proche de ce que l'on appelait hier le « modèle rhénan », comme en Allemagne de l'Ouest ou en Lombardie. Son chômage tourne autour de 5 %. L'esprit d'entreprise y est développé et son syndicalisme est majoritairement CFDT. La Vendée a été capable de créer à la fois le Puy du Fou et le *Vendée Globe*, deux événements qui traduisent son ancrage dans le passé et sa créativité tournée vers l'avenir.

17. Citation empruntée à Gilbert Prouteau, *Le Dernier défi de Georges Clemenceau*, France-Empire, Paris, 1979, p. 92. La longue notice Wikipédia de Clemenceau est un bon résumé biographique de sa vie et de ses engagements.

2

Ma traversée des séminaires¹

Pourquoi ai-je été attiré par les prêtres de ma paroisse au point d'être entré au séminaire à l'âge de douze ans en 1950 ? J'ai fait allusion plus haut à l'importance qu'avait l'Église catholique dans la vie culturelle et sociale de la Vendée de l'époque. J'étais attiré par la liturgie, l'émotion des processions, les chants et les petits rôles qu'on donnait aux enfants, dans des rassemblements collectifs et une sorte de bonheur mystique par moments.

Je ne me souviens pas comment cela s'est enclenché. Il advint vers 1948, à l'âge de dix ans, que je vécus une proximité plus grande avec le vicaire qui assistait le curé de la paroisse. Au cours de cette même année, il m'invita à une excursion en car au Mont-Saint-Michel avec un groupe de jeunes de la classe d'âge au-dessus. Puis l'idée s'installa que j'entrerais au petit séminaire de Chavagnes-en-Paillers, après l'année du certificat d'études. À cette période, je fis aussi une sorte de retraite à Saint-Laurent-sur-Sèvre, une des « villes saintes » de Vendée, marquée par le passage de Louis-Marie Grignon de Montfort et l'implantation

1. J'emprunte le titre de ce chapitre à mon ami Jacques Musset, qui a pratiqué l'art du récit autobiographique sur son enfance, sa jeunesse et sa vie adulte, montrant comment existe en chacun de nous un fil rouge qui relie les moments de l'existence. Voir son livre, *Ma traversée des séminaires*, éditions Siloë, Nantes, 2004, 274 p. Préface de Gérard Bessière.